

Un rayon de soleil qui s'est trompé de route,  
A travers la crevasse ouverte dans la voûte,  
Croupit sur le pavé qui ne sèche jamais,  
Ainsi qu'un météore au-dessus d'un marais.  
Sur chacun des piliers de bysantine forme  
Par des anneaux de fer pend une chaîne énorme.  
Ce fer est corrosif : sur mes pieds, sur mes bras  
Les blessures qu'il fait ne se guérissent pas.  
Toujours je sentirai sa morsure cruelle  
Tant que cette lueur, pour moi toujours nouvelle,  
De sa pâle clarté fatiguera mes yeux.  
Ils n'ont pas vu lever le soleil dans les cieux,  
J'ignore maintenant depuis combien d'années.  
J'ai cessé de compter mes trop longues journées,  
Lorsque mon dernier frère, à mes côtés gisant,  
Mourut, me laissant seul, plutôt mort que vivant.

## III.

Nous étions trois liés sur ces piliers de pierre ;  
Mais chaque frère était séparé de son frère.  
Impossible de faire un pas pour se mouvoir :  
A peine pouvions-nous dans cette nuit nous voir.  
Les livides clartés et les vapeurs palpables  
De ce cachot rendaient nos traits méconnaissables.  
Ensemble réunis et pourtant séparés,  
Les bras chargés de fers, d'angoisses dévorés,  
Privés de tous les biens de l'humaine existence,  
Nous trouvions cependant une âpre jouissance  
A faire retentir la prison de nos voix,  
A dire une légende, un récit d'autrefois,  
Quelque chant héroïque appris dans notre enfance,  
Dont les mâles accents ranimaient l'espérance.  
Mais à nos longs ennuis ce faible apaisement  
Finit par se changer en étrange tourment.  
Nos voix parurent prendre un timbre lamentable,  
Comme un lugubre écho de cet antre effroyable.  
Leur son rauque, strident, n'avait rien de nos voix  
Si pleines de gaieté, si fraîches autrefois.  
Nous n'y retrouvions plus aucune ressemblance,  
Et n'osant l'avouer, nous gardions le silence.  
Mais ce silence même, image du tombeau,  
Deyenait à la longue un supplice nouveau.

## IV.

De moi devait venir l'exemple du courage  
Etant l'aîné des trois ; à ce pénible ouvrage  
Je dévouais mon temps et toute mon ardeur.  
Leur âme était plus grande encore que leur malheur.  
Le plus jeune des deux que chérissait mon père,  
Parce qu'il reflétait les traits de notre mère,  
Avec ses yeux profonds et bleus comme le ciel,  
Avec ses cheveux blonds comme un rayon de miel :  
C'était pour lui surtout, pour cette âme si belle,  
Que mon angoisse était chaque jour plus cruelle.  
Je n'imagine aucun supplice plus amer  
Que de voir un tel ange au fond d'un tel enfer.  
Il était aussi beau que le jour :... (sa lumière  
Me ravissait jadis comme au sortir de l'aire  
Elle ravit l'aiglon)... beau comme ce long jour  
Du pôle qui du soir n'amène le retour  
Qu'à la fin de l'été : délicieuse aurore  
Qu'en son nid de frimas le soleil fait éclore.  
Il en avait l'éclat avec la pureté.  
D'un caractère doux, d'une aimable gaieté,  
Il n'avait de soupirs, il ne versait de larmes  
Que pour charmer d'autrui les pleurs et les alarmes.  
Mais alors de ses yeux elles tombaient à flots  
Comme du flanc des monts les abondantes eaux.

## V.

Son frère était doué d'une âme non moins pure ;  
Mais c'était à la fois une forte nature.  
Robuste, son courage eut, seul et sans appui,  
Affronté l'univers conjuré contre lui.  
Sur un champ de bataille il fut mort avec joie ;  
Mais quand à ces horreurs son âme fut en proie,  
Je le vis en secret défaillir de langueur :  
Le cliquetis des fers brisa cette vigueur.  
Peut-être observait-il ce désastre en moi-même ;  
Cependant j'essayais, par un effort suprême,  
De soutenir son âme en paraissant joyeux.  
Mon frère était chasseur, comme tous ses aîeux ;  
Il avait poursuivi les daims dans nos montagnes,  
Et bien souvent traqué les loups dans les campagnes.  
Pour lui, des fers étaient pires que l'échafaud :  
Il eut aimé la mort, plutôt que le cachot.

## VI.

Le château de Chillon est baigné par les ondes  
Du lac Léman qu'on dit de mille pieds profondes  
Au-dessous du rocher qui porte ses ramparts.  
De murailles, de flots cerné de toutes parts,  
Cet affreux donjon est une tombe vivante.  
Creusés dans le roc vif que la vague tourmente,  
Ses pavés sont plus bas que les flots : jour et nuit  
Au-dessus de nos fronts, nous entendions leur bruit.  
Et quand les vents d'hiver se jouaient dans l'espace  
Heureux d'indépendance, à travers la crevasse  
Je voyais s'infiltrer les gouttelettes d'eau.  
Je sentais remuer la base du caveau ;  
Mais le roc s'ébranlait sans m'ébranler moi-même ;  
Car la mort m'eût souri comme un bienfait suprême.

## VII.

De mes frères celui qui semblait le plus fort,  
Abattu le premier, n'aspirait qu'à la mort.  
Je voyais s'affaïsser sa puissante nature ;  
Bientôt il refusa jusqu'à sa nourriture.  
Non pas qu'il eût dégoûté de ce rude aliment,  
Tous trois chasseurs, c'était notre moindre tourment.  
A la place du lait des chèvres de montagne,  
Nous buvions l'eau puisée aux fossés de ce baigne ;  
Et nous mangions ce pain, triste ami des malheurs,  
Que tous les prisonniers ont trempé de leurs pleurs,  
Depuis tant de mille ans que les hommes coupables  
Ont osé dans les fers renfermer leurs semblables.  
Mais à lui comme à nous qu'importait cette horreur ?  
Un autre mal rongerait ses membres et son cœur.  
Son âme était coulée en ces étranges moules  
Qui ne peuvent souffrir les palais ou les foules.  
Il leur faut l'horizon, l'air pur, la liberté.  
Mais pourquoi plus longtemps taire la vérité ?  
Il mourut... je le vis, et de ma main tremblante

Je ne pus soutenir sa tête défaillante.  
Je ne pus l'arroser de mes larmes : en vain  
J'essayai de saisir sa pâle et froide main.  
Aussi bien que mes cris, mes forces furent vaines.  
Il mourut... les géoliers détachèrent ses chaînes,  
Et creusèrent au fond de ce noir souterrain  
Une fosse profonde, humide, horrible : en vain  
Je priai les géoliers d'accorder à mon frère  
Une tombe en un lieu qu'éclairait la lumière.  
C'était une pensée absurde : cependant  
Je ne pus l'arracher de mon cerveau brûlant :  
Je croyais que cette âme aventureuse et fière  
Ne serait jamais libre en cette froide bière.  
Ils reçurent mes vœux par un rire glacé,  
Et jetèrent le corps dans ce trou sépulcral.  
Un sol plat, sans gazon, où nul ne s'agenouille,  
Recouvre maintenant cette chère dépouille.  
Seul témoin du forfait laissé par le bourreau,  
Sa chaîne vide pend au-dessus du tombeau.

## VIII.

Mais lui, le favori, la fleur de la famille,  
Naïf et délicat comme une jeune fille,  
Le plus aimé de tous depuis ses premiers ans,  
L'âme de notre mère avec ses traits charmants,  
De son père martyr la joie et l'espérance,  
Lui pour qui seul j'aimais encore l'existence,  
Pour qui seul j'espérais la fin de ce malheur,  
Des jours de liberté, peut-être de bonheur,  
Ce frère aussi perdit sa gaieté naturelle.  
En vain il s'épuisait en bonté fraternelle,  
Je le vis se courber au vent de la douleur,  
Ainsi que sur sa tige une brillante fleur.  
O Dieu ! que le trépas est rempli d'épouvante !  
Quelle que soit la forme ou l'aspect qu'il présente !  
J'ai vu l'homme expirer parmi des flots de sang,  
Je l'ai vu disparaître au fond de l'océan,  
Les membres agités, la tête convulsive.  
Lorsque du criminel le châtement arrive,  
Je l'ai vu sur sa couche ou devant l'échafaud  
Le visage livide à l'aspect du tombeau.  
C'était chose hideuse... Ici, rien de semblable.  
Un trépas assuré, mais lent, impitoyable.  
Il vit venir la mort, toujours calme et serein,  
Aimable en sa langueur, et doux jusqu'à la fin,  
Dévoué chaque jour avec de nouveaux charmes,  
Et gardant pour moi seul ses soupirs et ses larmes.  
La fraîcheur de sa joue et l'éclat de son teint  
Qui, si près de la nuit laissaient croire au matin,  
Pâlirent lentement autour de son visage,  
Ainsi que l'arc-en-ciel à la fin de l'orage.  
Et son regard restait si transparent, si beau,  
Qu'on eût dit à le voir la lampe du cachot.  
Du reste, ni retour, ni parole ulcérée  
Pour pleurer avec moi sa fin prématurée.  
Vers des jours plus heureux un vague souvenir ;  
Pour m'animer, un mot d'espoir en l'avenir ;  
Car j'étais abîmé dans un morne silence  
A ce dernier malheur pour moi le plus immense.

Cependant s'approchait la mort : chaque soupir  
Que sa poitrine en feu ne pouvait retenir,  
Devint plus lent, plus rare ; et j'entendais à peine  
Le murmure étouffé de sa mourante haleine.  
Puis, je n'entendis rien. J'appelai ; car la peur  
Me donnait le vertige. Hélas ! nulle lueur  
D'espoir ne me restait. J'appelai... le silence  
Seul me répondit ; puis un soupir... Je m'élançai  
Et je brisai mes fers d'un bond désespéré...  
Il n'était plus là... Seul, j'étais incarcéré,  
Respirant d'un tombeau l'atmosphère malsaine.  
La seule, la dernière et la plus douce chaîne  
Qui me retenait loin du rivage éternel  
Venait de se briser dans cet antre cruel.  
De mes deux frères, l'un sommeillait sous la terre,  
L'autre gisait dessus. D'une étreinte dernière  
J'embrassai sa dépouille, et je pressai sa main...  
Plus froide était la mienne... Et penché sur son sein,  
Je restai demi-mort, et l'âme en défaillance,  
Avec cette navrante et vague souvenance  
Que tout ce qui fut cher est perdu pour toujours.  
Pourquoi n'étais-je pas au dernier de mes jours ?  
Plus d'espoir ici-bas ; la foi seule subsiste :  
Elle me défendait une mort égoïste.

## IX.

Que m'advint-il alors ? Je ne m'en souviens plus.  
Tout flotte en mon esprit incertain et confus.  
C'est d'abord une absence et d'air et de lumière,  
Des ténèbres enfin. J'étais comme une pierre  
Au fond de ces monceaux de pierres : ni penser,  
Ni sentiment... plus rien... tout semblait se glacer  
Au dedans, au dehors. De ma propre existence  
J'ignore si j'avais même la conscience :  
Ainsi git un roc nu dans la brume, sans bruit.  
Ce n'était pas le jour, ce n'était pas la nuit :  
Pas même du cachot le crépuscule pâle,  
L'odieuse lumière à mes yeux si fatale.  
On eût dit le néant ou semblable milieu,  
Vide absorbant l'espace et fixé sans lieu.  
Ni temps, ni ciel, ni terre au fond de cet abîme,  
Nul acte, nul arrêt, nulle vertu, nul crime.  
Mais silence partout, et végétation  
Muette en moi, sans vie et sans extinction.  
Semblable à la mer morte, un océan stérile,  
Océan ténébreux, apathique, immobile.

## X.

Une lueur pénètre à travers mon cerveau,  
Rêve ou réalité... Serait-ce un chant d'oiseau ?  
Il cesse, puis reprend sa vague mélodie,  
Suave comme un chant d'un céleste génie.  
Surpris, autour de moi je laisse errer mes yeux,  
Croyant apercevoir quelqu'envoyé des cieux.  
D'abord, je ne vis rien, ni trace de supplice,  
Ni de mon triste état l'apparence ou l'indice.  
Puis, mes sens remontant par pénible degré,  
De mes impressions le cours désespéré,  
J'aperçus le pavé de mon sombre repaire,  
Et ses voûtes sur moi pesant comme naguère ;  
A travers la crevasse et toujours vacillant  
Le rayon de soleil et l'oiseau gazonnant,  
Joyeux et moins craintif, dans la noire ouverture  
Que s'il avait posé son pied sur la ramure.

Le plus beaux des oiseaux de la terre ou des cieux,  
Ayant de l'arc-en-ciel les rayons merveilleux,  
Avec ailes d'azur et corsage de roses ;  
Un chant mélodieux qui disait mille choses,  
Et chacune pour moi. Je n'ai vu qu'un moment  
Et ne reverrai plus ce petit être aimant.  
Cherchait-il, comme moi, quelqu'âme affectueuse ?  
Mais la sienne était loin d'être aussi malheureuse.  
A l'heure où nul des miens n'était là pour m'aimer,  
Il descendait du ciel vers moi pour me charmer.  
Son apparition, avec sa mélodie,  
Au fond de ce donjon, me rendaient à la vie.  
Avait-il depuis peu repris sa liberté,  
Et venait-il gémir sur ma captivité?...  
Hélas ! petit oiseau, je connais trop la mienne,  
Avec tous ses tourments, pour désirer la tienne !  
Et je crus qu'il pouvait, sous ce déguisement,  
Être du paradis un messager charmant ;  
Ou l'âme... (Que le ciel pardonne à mon délire  
Ce penser qui me fit soupire et sourire)  
Ou l'âme de mon frère... Hélas ! il prit son vol,  
Et m'abandonna seul et gisant sur le sol.  
Et je vis bien alors qu'il n'était pas mon frère :  
Il ne m'eût pas laissé deux fois seul sur la terre,  
Seul comme le cadavre entouré du linceul,  
Comme l'algue jouet de la tempête, seul  
Comme, dans un ciel pur, un livide nuage  
D'un ouragan prochain le sinistre présage.

## XI.

Un changement marqué se fit autour de moi ;  
Mes géoliers observaient une plus douce loi.  
Non pas qu'à la pitié leur cœur fut accessible ;  
Ils n'y connaissaient plus une corde sensible.  
Bref, je n'en pus douter... On ne rattacha pas  
Les anneaux de ma chaîne ; et souvent de mes pas  
J'aimais à réveiller les échos de mes voûtes,  
Dans ces longs corridors à tracer mille routes.  
Puis je longeais ces murs, et je faisais le tour  
De chacun des piliers ; mais à chaque retour,  
J'évitais de fouler les tombes de mes frères ;  
Et lorsque, par oubli, mes pas touchaient ces pierres,  
Je sentais tout-à-coup mes membres tressaillir,  
Mes regards se voiler, et mon cœur défaillir.

## XII.

La base du donjon est un roc qui s'éraïlle :  
Je creusai des gradins au flanc de la muraille,  
Non pas pour m'échapper : car j'avais inhumé  
Dans ce souterrain tout ce que j'avais aimé.  
Dès lors, la liberté me semblait une charge,  
La terre tout entière une prison plus large.  
Je n'avais rien de cher en dehors de prison ;  
Et j'en étais content ; j'eus perdu la raison.  
Mais j'aimais à gravir jusqu'à la meurtrière  
Pour contempler encor l'horizon, la lumière,  
Et réjouir mon âme en reposant mes yeux  
Sur les sommets lointains qui dormaient dans les cieux.

## XIII.

De leur aspect je fus longtemps à me repaître :  
Ils n'étaient pas changés comme je devais l'être :  
Toujours leur blanc manteau de neige sur leur front,  
Toujours, baignant leurs pieds, le lac large et profond,  
Et le Rhône y versant ses flots bleus et limpides.  
J'entendais les torrents, dans leurs courses rapides,  
Bondir sur les rochers, entraîner les buissons.  
Je voyais les côtes dorées par les moissons,  
Les murs, les blanches tours de la ville distante,  
Et les esquifs glissant sous leur voile éclatante.  
Puis une petite île en face du château,  
La seule que je vis sur cette nappe d'eau.  
Elle ne semblait pas avoir plus d'étendue  
Que le sol du donjon ; mais elle était perdue  
Sous un épais tapis de verdure et de fleurs  
Qui miraient dans les flots leurs riantes couleurs.  
Trois superbes ormeaux, enfants de la campagne,  
Balançaient leur feuillage au vent de la montagne.  
A mes pieds, je voyais nager au fond des eaux  
Les poissons qui semblaient aussi joyeux que beaux.  
Jamais je n'avais vu l'aigle, au milieu des nues,  
Plus agile, éployer ses ailes éperdues ;  
Jamais ni les oiseaux, ni la brise des bois  
Ne m'avaient tant ému de leurs suaves voix.  
Et mes yeux tout-à-coup se remplirent de larmes ;  
Je sentis un grand trouble à l'aspect de ces charmes.  
Et j'eus presque un regret d'avoir abandonné,  
Un instant, la colonne où j'étais enchaîné.  
Quand je redescendis sous les voûtes funèbres,  
Je ne pus supporter l'horreur de leurs ténèbres,  
Et je sentis sur moi retomber leur fardeau  
Comme une terre fraîche au-dessus d'un tombeau.  
Et pourtant, ébloui de ces vives lumières,  
Mes yeux avaient besoin de fermer leurs paupières.

## XIV.

Il s'écoula des jours, des semaines, des ans ;  
Leurs nombres oubliés m'étaient indifférents.  
J'avais laissé s'éteindre en moi toute espérance  
De voir s'ouvrir ma tombe et finir ma souffrance.  
Enfin, je crus, un jour, entendre mes gardiens  
Dire que j'étais libre, et rompre mes liens...  
Pourquoi libre ? en quels lieux allaient-ils me conduire ?  
Je sortis de prison sans vouloir m'en instruire.  
Qu'importait, sans espoir, les fers, la liberté ?  
Je m'étais presque épris de la captivité.  
Et quand de mon cachot je franchis le grillage,  
Je crus qu'on m'arrachait d'un second héritage.  
L'araignée avait fait alliance avec moi :  
Elle se promenait dans ma main sans effroi.  
Je m'amusais à voir les souris, à la brune,  
Manger et folâtrer aux rayons de la lune.  
Nourri du même pain, vivant aux mêmes lieux,  
Pourquoi n'aurais-je pas pris ma part de leurs jeux ?  
J'avais droit sur leur vie ; et pourtant, chose étrange !  
Nous partagions ensemble une paix sans mélange.  
Enfin, ma chaîne et moi, nous étions deux amis :  
Tant l'homme à l'habitude est tôt ou tard soumis.  
Et cette liberté qui jadis de ses charmes  
Enivrait tous mes sens, me fit verser des larmes.

H. R. C.

Québec, 2 décembre 1871.